

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brolet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Les vacances délient les attaches qui retenaient encore les derniers amateurs d'excursions lointaines; aussi nos couturières sont-elles occupées à créer des costumes de voyage pratiques et originaux. Quelques élégantes les aident de leurs idées, souvent heureuses, et c'est du cerveau de l'une d'elles qu'est sorti tout complet le modèle que nous allons décrire; il permettra l'escalade des pics et les ascensions aventureuses aimées par certaines femmes chez qui la crainte n'est qu'un vain mot.

Ce charmant costume en drap d'été bleu marine, est relevé d'un large galon rouge garance. La jupe très courte, afin de dégager le pied pour faciliter la marche, s'arrête un peu au-dessus de la cheville et, sur un dessous de léger taffetas, s'orne d'un plissé de trente centimètres de haut qui reçoit, au-dessus de l'ourlet, un galon garance de dix centimètres, plissé avec la jupe. Au-dessus, une draperie retombe comme un large bouillonné non tendu et semble faire suite au corsage marin, dont la longue basque froncée au bord et retombante, rappelle assez la chemise russe portée il y a quelques années. Ce corsage vague s'ajuste à la taille par plusieurs rangs de fronces, cachés sous une haute ceinture en peau garance, que ferme une haute boucle d'acier à deux longs arpillons; l'encolure est ouverte avec grand col et pièce intérieure rayée de galon garance; même galon autour du col et à la manche qui s'arrête au coude. Un col montant en batiste avec nœud-cravate

en madras rouge et bleu; un dépassant en batiste à la manche, dont le bas s'emprisonne dans la longue manchette du gant de Suède. Bas rouges et souliers vernis lacés sur le cou-de-pied. Un chapeau marin en



Costume en voile loutre garni de batiste écru, brodée de soie (devant et dos).
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

paille bleue. L'ombrelle-canne en toile bleue et la gibecière portée en aumônière.

Que pensez-vous de ce costume? Pour notre

compte, nous le trouvons tout à fait réussi et en faisons nos compliments aussi bien à l'inventeur qu'à l'interprète qui a su si gentiment reproduire une idée. Madame Bréant-Castel a encore composé pour mesdemoiselles F. de L..., de charmants costumes de voyage, d'un autre genre, mais également jolis et pratiques. Une jupe courte en cachemire vert bouteille, ornée de trois plissés gradués : dix, quinze et vingt centimètres de hauteur ; un pouf chiffonné fourni par un lé rapporté dont le bas se perd sous la tête du dernier plissé ; sur cette jupe, dont le devant n'a pas de draperie, se met une redingote en roulière — tissu mélangé — qui descend jusqu'au volant ; ouverte derrière à vingt centimètres de la taille, elle dégage le pouf en tombant de chaque côté ; plusieurs rangs de piqure au contour, ainsi qu'au poignet de la manche demi-longue et de la pèlerine à col ouvert, qui tient à la redingote ; ceinture en cuir avec boucle d'acier. Col d'homme en toile avec cravate longue en percale à pois rouges, se perdant sous le corsage. Gants de Suède à bracelet lanière. Chapeau paillason vert bouteille, entouré d'une draperie en gaze piquée de têtes de plumes de paon posées en éventail.

Nous avons remarqué que l'on supprime au chapeau d'excursion ces longs voiles flottants ; on les

supprime, nous a-t-on dit, parce qu'ils se prenaient dans les branches d'arbres ; on les remplace par un voile en gaze qui enveloppe la figure et sur lequel se met le chapeau. Certes, voici de charmantes nouveautés, qui semblent réunir le confortable et une élégance pratique bien appréciable, pour qui n'aime pas à augmenter le léger bagage d'une vraie touriste. Nous ajouterons encore la description d'un costume que vient de commander à Félix, madame B. D. Costume de voyage, d'un genre tout à fait inédit, et auquel l'élégante jeune femme devra un bien-être relatif, vu la façon flottante dont il est fait. Ce costume se compose d'une robe princesse courte, non ajustée, en foulard bronze, couverte d'un plissé de soixante centimètres de hauteur et d'une pelisse en beau tussor, inspirée de la pelisse duchesse, portée cet hiver descendant presque au bas de la jupe. Le dos froncé et finit en pointe et les fronces sont cernées par un coquillé de dentelle écrue qui, devant, dessine un col-pèlerine ; dessous, un ruban la maintient à la taille, sans serrer. C'est une sorte de cache-poussière en dehors de ce qui se fait couramment et que nous signalons aux personnes qui aiment l'élégance, même pour le plus pratique des vêtements.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 37 et 39).

Costume en voile loutre garni de broderie crème. — Jupe ronde, le bas garni de quatre plissés sur lesquels pose une bande brodée légèrement badinée ; une pointe-châle sur le tablier dont le relevé se perd sous la tunique, qui forme pouf ; elle se relève, de chaque côté, de plis irréguliers et d'un seul côté sur un ornement en broderie disposé en panneau plat. Une draperie arrondie au-dessus de la pointe, à l'un de ses bouts fixés sur la basque du dos, l'autre s'agrafe sous le nœud-éventail, duquel s'échappe un flot de coques. Devant, la basque indépendante a le bord perdu sous la draperie arrondie. Draperies et tunique sont garnies de bandes brodées posées en volant. Corsage avec broderie entourant l'encolure et décrivant un triangle, dont

le milieu s'ouvre à volonté. Manche demi-longue ornée de broderie et de coques en ruban.

Costume en satinette grenat, orné de broderie en soie sur batiste crème. — Au bord de la jupe en taffetas, plissé de batiste et recouvrant le tablier, une draperie relevée régulièrement de plis creux remontants ; broderie écrue appliquée au bord ; poufs tombants, soutenus par une coque en broderie et une longue bande qui fait quille, dont l'extrémité inférieure s'arrête en formant coque sous le premier pouf. Corsage à basque, avec fichu en broderie disposé en V sur le dos et suivant le décolleté carré. Coque en broderie, posée de côté sur la basque du dos. Manche demi-longue avec bracelet en broderie.

EXPLICATION DE L'ANNEXE (PLANCHE DE BRODERIE)

De 1 à 6. *Pelisse d'enfant.*

N° 1. Broderie du bas de la pelisse, un angle.

N° 2. Pèlerine (moitié).

N° 3. Dessus de la manche avec la broderie du bas.

N° 4. Dessous de la manche avec la broderie.

N° 5. Empiècement de la pelisse (devant).

N° 6. Empiècement du dos (moitié). Cet empiècement est couvert par la pèlerine. Broderie belge en gros fil cordonnet sur piqué, en soie mi-torse sur cachemire ou Sicilienne. En piqué il faut trois lés, et un lé et demi en cachemire.

N°s 7, 8 et 9. *Broderie anglaise pour robe d'enfant*

N° 7. Volant pour la jupe.

N° 8. Entre-deux pour le corsage.

N° 9. Bande pour le corsage et les manches.

N°s 10, 11 et 12. *Trois festons pour taie d'oreiller*

N°s 13, 14, 15, 16, 17 et 18. *Festons divers pour pantalon et lingerie, mouchoir, etc., se font en coton d'une ou de deux couleurs.*

N° 16. La dent en coton grenat et l'œillet ombré en coton rose.

N° 17. Le feston, bleu-marine, les œillets ombrés bleu pâle.

N° 18. Les œillets rouges et le feston rose.

N° 13. L'écaille composée de trois dents bleu pâle, et la dent simple rose.

N° 19. *Chiffre pour coussin.* — Se découpe en drap ou satin et s'applique sur peluche.

N° 20. *Chiffre pour ornement d'église.* — Se brode en fil d'or ou se découpe en satin.



J. Courcier

Falconer imp Paris

Em. Lecquer

4322

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Broust. 2

Coiffures de M^{lle} Vidal 104. r. Richelieu - Ceinture - Régente & Corset Anne d'Autriche.

M^{mes} de Vertus 12. r. Aubry - Coton D.M.C. du Comptoir Alsacien 12. r. de la Ch^{se} d'Antin.

Chaussures de la M^{me} Bernier-Laffon 160. r. Montmartre.

N^{os} 21 et 22. Deux carrés en broderie anglaise pour pelote, ou pour être combinés avec des carrés en guipure.

N^o 23. Carré, broderie Richelieu pour alterner avec des carrés au filet brodé. Le feston et les barrettes soulevées peuvent se faire en coton de couleur; teintes claires sur la toile blanche et foncées sur les teintes écruées et grises.

N^o 24. Carré, broderie Richelieu avec initiales.

N^o 25. M. T., enlacés, lettres pour linge de table.

N^o 26. Bouquet au plumetis pour coin de mouchoir, cravate.

N^o 27. M. B., enlacés, lettres pour mouchoir.

N^o 28. M. T., enlacés, lettres pour serviette de toilette. Se brodent au point de chaînette en coton rouge et bleu marine.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4322

Costume en satinette rose.

— Jupe ronde garnie au tablier d'un plissé de satinette surmonté d'une haute broderie anglaise; au dessus répétition de cette garniture. Une écharpe en satinette forme draperie et se mêle au relevé de derrière qui fait pouf. Corsage à basque perdue sous l'écharpe, froncé à la taille et à l'encolure. Un col froncé ainsi que le parement de la manche, tous deux mobiles et garnis de dentelle — Chapeau en paillasson croqué devant, avec plume blanche et pouf en satin rose. Un nœud bébé en moire rose derrière, sur la basque. — Bas en fil d'Écosse rose et soulier en chevreau verni avec bouffette. — Gants de Suède. — Ombrelle crème, avec une guirlande jardinière.



Costume en surah changeant bleu marine et feu.

— Jupe ronde garnie de trois plissés, un quatrième pour le tablier. Une tunique Douairière est montée par des fronces; elle s'ouvre en rideau et se relève en pouf sur la basque du dos où elle s'agrafe. Le devant du corsage a une petite basque qui fait pointe; il est froncé à l'encolure et sous la poitrine où les fronces vont en diminuant. Manche demi-longue avec parement. Sous-manche en dentelle ainsi que la collerette, qui sort d'une ruche en surah. — Chapeau en paillasson tissé bleu marine, feu et paille. Une touffe de plumes de côté. — Souliers en chevreau mordoré. — Bas bleu pâle. — Gants de Suède. — Ombrelle assortie au costume.

Costume en satinette grenat orné de broderie, de madame Bréant-Castel.

CHRONIQUE

Pour cette fois, c'est bien fini! Le grand déménagement annuel est fait et l'on ne rencontre plus à Paris que les gens qui sont dans l'impossibilité d'en sortir. Le nombre en diminue d'ailleurs, chaque année, et les habitudes des hommes d'affaires eux-mêmes subissent, sur ce point, une modification profonde. Jadis, on voyait des négociants, des notaires, des industriels

passer leur vie entière à Paris, sans en sortir, pour ainsi dire; aujourd'hui, tous ces travailleurs se demandent avec beaucoup de raison pourquoi ils n'auraient pas leurs vacances aussi bien que l'avocat, le juge, le professeur. Ce repos est une nécessité après une année de cette vie fiévreuse, surmenée, surexcitée qui est celle de tout le monde à Paris où il faut, pour

rester dans le mouvement, accomplir en douze heures ce qui en demanderait vingt-quatre dans des conditions normales.

Ici, le temps est une monnaie, mais une monnaie qu'il faut savoir couper en deux, de façon à trouver dix pièces d'un franc dans une pièce de cent sous. Nous sommes loin du précepte de Boileau, et qui voudrait « se hâter lentement » serait bientôt hors de combat dans cette mêlée semblable à une bataille livrée au triple galop.

Je connais un agent de change qui, depuis des années, n'a jamais déjeuné autrement que dans son cabinet, debout, tout en donnant ses ordres et en causant primes et reports. Deux œufs à la coque, une grappe de raisin, et en route avec le meilleur trotteur de Paris vers la Bourse qui n'attend pas.

L'avocat dont vous sollicitez les lumières a deviné votre affaire avant que vous n'ayez fini d'étaler sur sa table les pièces de votre dossier. Si la consultation doit être longue, il vous donnera rendez-vous à sept heures du matin et vous écouterait tout en buvant son thé. A onze heures, il plaidera au Palais et, en rentrant chez lui à six heures, il trouvera d'autres clients qui l'attendent.

Si vous allez chez le photographe à la mode, prenez garde de n'être pas en retard de cinq minutes sur l'heure assignée; vous trouveriez un autre patient en tête à tête avec l'objectif, et vous seriez renvoyée à la semaine suivante. Et cependant, comme le soleil qui a conservé sa vieille routine ne consentirait ni pour or ni pour argent à se coucher une demi-heure plus tard, on lui a donné une bonne leçon en le remplaçant par la lumière électrique, et l'on photographie maintenant à minuit. Attrape! vieil obstiné de Phébus.

Que serait-ce si je vous parlais de la grande modiste ou du couturier en renom! A moins d'être une princesse étrangère ou une actrice célèbre, ne vous avisez pas d'essayer plus de trois chapeaux ou de passer plus de dix minutes à discuter le choix d'un costume. Tout à coup, vous vous trouveriez seule dans un coin du salon, délaissée pour de nouvelles arrivantes et vous n'auriez plus qu'à vous retirer sans bruit, en rasant les murs, comme un solliciteur malheureux ou un futur éconduit.

Je pourrais continuer longtemps sur ce sujet et vous montrer la vie de l'homme politique, de l'industriel et enfin de l'homme du monde, le plus occupé de tous, peut-être, car, aujourd'hui, tout homme du monde est plus ou moins un homme d'affaires et je connais un grand seigneur, *clubman* accompli, causeur charmant, propriétaire d'une écurie célèbre, sénateur, président de plusieurs sociétés financières, qui est probablement l'homme le plus occupé de Paris. Il n'a trouvé qu'un moyen pour suffire à tout cela : c'est de ne pas dormir.

Cette condensation de deux existences en une seule me fait songer à un autre de mes amis, habitant Versailles avec la plus charmante femme et les plus délicieux enfants qui se puissent rêver, homme du monde parfait, fanatique tripoteur d'affaires, dont je vais vous raconter l'aventure récente :

Un soir de cet hiver, le comte et la comtesse de B... viennent à Paris, dînent chez une cousine et vont aux Français dans la loge de celle-ci. Pendant un entracte,

le comte sort pour fumer une cigarette; au même moment, passe un banquier qu'il désirait justement voir et les voilà partis bras dessus bras dessous, remontant l'avenue de l'Opéra, plongés dans les chiffres tant et si bien qu'ils arrivent sans s'en douter à la gare Saint-Lazare où l'habitant de Versailles prend tous les soirs le train pour rentrer chez lui. Absorbé par l'affaire qu'il vient de traiter, mon ami, que je vous donne pour l'homme le plus distrait de France et de Navarre, monte en wagon, arrive à destination, rentre chez lui à pas de loup pour ne pas réveiller sa femme alors occupée à applaudir Delaunay et s'endort du sommeil du juste. Réveillé le lendemain par les enfants qui viennent tout effarés savoir ce qu'est devenue «maman» il se frappe le front : « Grand Dieu! je l'ai oubliée aux Français! »

Vous voyez d'ici la contre-partie de l'histoire; la jeune femme attendant son mari pendant une demi-heure sous le péristyle du théâtre; allant le chercher à la gare d'où le dernier train vient de partir; finissant par coucher chez sa parente et revenant à Versailles à sept heures du matin en cheveux, robe ouverte et sortie de bal.

..

Quel agrément peut avoir notre existence à nous les femmes, les mères, les sœurs, les fiancées de ces hommes, ce serait une question intéressante et bien placée à coup sûr dans ce journal. Mais les femmes ne gagnent jamais rien à se plaindre, et d'ailleurs, ce qui m'inquiète ce n'est pas seulement de voir que les hommes n'ont plus le temps de s'occuper de nous, c'est aussi de constater que nous commençons à n'avoir plus le loisir de songer à eux. Avouons-le puisque nous sommes entre nous : si la galanterie est morte, il faut bien reconnaître que la coquetterie s'est éteinte; je parle, bien entendu, de cette coquetterie honnête, permise, nécessaire, qui est la galanterie de notre sexe envers l'autre.

Je vois avec regret se former depuis quelque temps une école de jeunes femmes très sérieuses, très instruites, très artistes quelquefois, très charitables presque toujours, mais qui exagèrent tout cela de même que les hommes exagèrent la distraction ou le travail.

La jolie pièce de Pailleron nous a peint le Monde où l'on s'ennuie; les femmes dont je parle sont en train de créer le Monde où l'on n'a pas le temps. C'est une phrase qui revient dans leur bouche vingt fois par jour : « Je n'ai pas le temps! »

Oh! phrase antiféminine! ressuscitez ces charmants oisifs, ces délicieux causeurs du siècle dernier, ces virtuoses de la galanterie française qui faisaient du culte de la femme la religion — souvent la seule — de toute leur vie. Quel étonnement douloureux en présence des Célimènes d'aujourd'hui qui ne trouveraient pas dans leur journée un quart d'heure à consacrer à l'esprit de Voltaire; à l'élégance de Richelieu! Songez donc! elles veulent, entre deux soleils, monter à cheval, peindre avec M. X., sculpter avec M. Y., chanter dans les chœurs de madame Z, courir les magasins, visiter les expositions, paraître à la Chambre, vendre à une œuvre de charité, voir leur couturière, dîner en ville, aller à une conférence, à une première, au concert d'un artiste protégé, à un ou deux bals. Il faut,

par là dessus, trouver du temps pour les mariages, les enterrements, le soin de la maison et des enfants... Les hommes ne font plus de visites, dites-vous ? Eh ! chère madame, que parlez-vous de visites ! s'ils entrent chez vous (chose difficile, vous y êtes si peu !) ils ont devant eux une femme pressée, nerveuse, le chapeau sur la tête, l'œil sur la pendule, boutonnant ses gants pour sortir.

« Comme c'est aimable à vous de venir me voir ! et » comme je suis désolée de vous recevoir si mal ! — Je » suis obligée de sortir, je suis même en retard ; — » madame *** doit venir me prendre et n'arrive pas. » — Comment allez-vous ? moi je suis affolée, affolée, » vous savez ; — à Paris on n'a le temps de rien faire. » — Telle que vous me voyez, je n'ai pas déjeuné. — » Savez-vous à quelle heure ferme l'exposition du » Cercle ? — J'arriverai trop tard ! — Ah ! voici la voi- » ture ! — Vous pardonnez, n'est-ce pas ? — Venez » donc me voir à mon jour. »

Représentez-vous au contraire ce qu'on appelait autrefois un *salon* : une pièce d'une élégance commode et attirante ; la maîtresse de maison calme, reposée, *reposante* par cela même. L'homme pouvait arriver là crispé, fatigué, énervé par les soucis et les affaires ; à peine assis dans un bon fauteuil il se sentait pénétré de ce magnétisme bienfaisant, rafraichissant, pour ainsi dire, que la femme du monde dégage autour d'elle. Il se sentait écouté ; il n'en fallait pas plus pour le rendre aimable, amusant, spirituel. Et quand après une conversation d'où il sortait content de lui (art suprême de la femme qui avait un *salon* !) il se levait pour se retirer : « Comment ! vous partez déjà ! — Allons ! » sacrifiez-nous encore cinq minutes ; vous n'êtes pas » si pressé ?... »

En ce temps-là les hommes allaient peu au Cercle, ils brûlaient des cigares moins longs au fumoir après diner... Enfin, j'ai la franchise de dire ce que je pense, s'ils ne s'occupent plus de nous, c'est parce que nous n'avons plus le temps de nous occuper d'eux.

..

Ce que j'ai trouvé de plus joli dans la fête du 14 Juillet, c'est la soirée de la veille. Paris était déjà animé, bruyant, houleux ; mais il restait amusant, pittoresque, spirituel ; le lendemain il était ivre, éreinté, égossillé, perdu de sueur et de poussière. Le 13 au soir j'ai parcouru dans la voiture d'une amie les quartiers les plus tranquilles. Rien de plus magnifique que le boulevard éclairé à la lumière électrique, de l'Opéra à la rue Richelieu. Figurez-vous les anciens réverbères suspendus en l'air au milieu des rues remplacés par de véritables soleils dardant à 20 mètres au-dessus de la foule leurs rayons éblouissants. On pouvait lire comme en plein jour le caractère le plus fin ; à cette lumière admirable le vert reste vert, le bleu reste bleu, il n'y a vraiment plus de nuit ; et avant peu d'années Paris ne sera pas éclairé autrement.

La lune, presque dans son plein, semblait regarder la scène d'un visage triste et jaunâtre comme celui d'une vieille fille à une soirée de contrat ; quant au gaz, il n'en était même plus question.

En circulant au pas des chevaux, un peu au gré du

cocher qui les mène, nous nous heurtons tout-à-coup, place de l'Opéra, à une retraite aux flambeaux, protégée par une escorte de hussards de 10 ans et détachant l'éclat de ses cuivres sur la basse formidable des bruits de la rue. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous voilà cernés par une de ces foules que Paris produit instantanément ; cette foule fait penser à la mer parce qu'on la voit immense et que l'on sent bien comme un coup de vent la rendrait irrésistible. Mais ce soir-là elle était calme comme les flots d'un lac.

Debout dans le grand landau immobile, nous ressemblons à des pêcheurs dont la chaloupe est enchaînée par le calme plat. Poliment, les plus voisins demandent à monter sur les marche-pieds et les roues : ils n'attendent pas la réponse et voilà une grappe humaine qui s'empile et s'enchevêtre ; épreuve redoutable que les ressorts subissent victorieusement. Cela dure un instant, puis la retraite s'éloigne, la foule la suit, et nous voilà seuls sur cette place où vingt mille personnes s'étouffaient cinq minutes avant.

Les Parisiens sont de grands enfants qui s'amuse de tout, mais pas longtemps de la même chose. La fête du 14 Juillet n'a déjà plus pour eux le mérite de la nouveauté, et ils se laisseront bientôt d'y prendre part autrement qu'en spectateurs. Mais il y a trois choses pour lesquelles on les trouvera toujours prêts à endurer les plus effroyables fatigues : la revue, les représentations gratuites, le feu d'artifice. Je ne vous étonnerai guère en vous confiant que je me suis privée de ces plaisirs : la fête de nuit au bois de Boulogne a été splendide ; mais le pauvre bois sait ce qu'il lui en coûte ; je ne l'ai pas reconnu le lendemain. Les pelouses sont remplacées par des aires grises et durcies comme le macadam du boulevard et comme il n'est pas un seul des 500,000 spectateurs qui ne soit rentré avec une branche d'arbre en guise de trophée, on juge ce que sont devenus les taillis. Pauvre verdure si agréable, adieu jusqu'au printemps prochain !

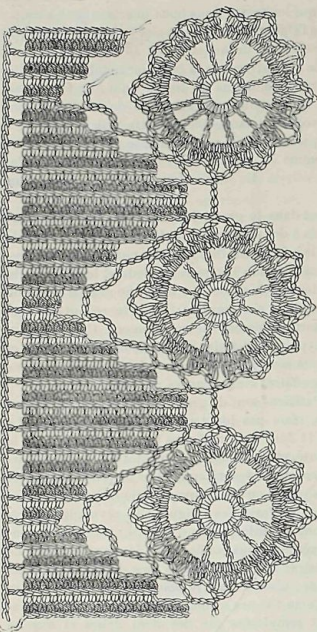
..

Et tandis que j'écris ces lignes, le thermomètre marque 38° à l'ombre ! Ne pas sortir de chez soi est, pour ceux qui le peuvent, le seul moyen de ne pas trop souffrir de cette température. Les stations des bains de mer sont inhabitables, sur ces plages blanches, unies comme la plate-forme d'une étuve, dans ces villas aux murailles sans épaisseur, aucun moyen de s'abriter contre la pluie de feu qui semble tomber du ciel. Les environs de Paris ne sont guère plus favorisés, et puis il faut y aller et en revenir, ce qui est un supplice.

Malgré tout, nous avons fait l'effort d'aller diner un soir à la campagne ; on avait couronné une rosière le matin et le joli hameau était en liesse. La nuit venue, le lac s'était couvert de barques illuminées comme celles du troisième acte des *Huguenots* ; dans chaque villa, des flammes de Bengale éclataient comme les feux à éclipses des phares de cet Océan en miniature. La musique du Casino envoyait à l'autre rive les rythmes cadencés d'une polka de Fahrbach, auxquels répondait dans le lointain la *Valse des Roses* laminée sous les cylindres d'un orgue de Barbarie.

Cependant les fusées attendues par la foule restaient

(La suite à la page 44.)



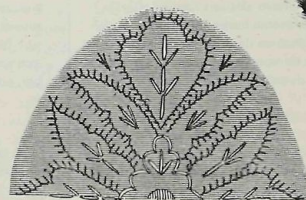
N. 1. Garniture au crochet pour costume en mousseline-laine.

N^{os} 1 et 2. Garniture au crochet pour costume en mousseline-laine. — Se fait en coton écrié n^o 25 et se pose sur les couleurs : grenat foncé, loutre ou vert myrte. Un gros crochet d'acier et le travail très lâche. L'explication de la dentelle paraîtra dans le numéro du 6 août; avec le dessin de cette même dentelle faite en fil fin de deux couleurs. L'explication d'un travail au crochet exigeant une certaine place, nous avons pensé qu'il était inutile de la donner deux fois. Nous ajouterons seulement quelques indications sur la manière de faire la garniture, qui s'applique au bas de la tunique, en manchette ronde et en col.

Suivré l'explication de la dentelle, mais au lieu d'arrêter pour former une tête droite, compléter le losange en faisant comme il est expliqué pour la première moitié. On commencera donc par une chaînette de 40 mailles; on laissera à la fin de chaque rang de crochet russe 4 m.; on fera 1 m. en l'air, pour le retour, maille que nous appellerons maille eprdue, parce qu'on ne travaille pas dessus; travailler en allant et revenant jusqu'à ce

qu'il ne reste plus que 8 m. On recommencera un losange en augmentant de 4 m. en l'air, à la fin de chaque rang. Les rosaces se posent aux deux côtés ainsi que l'indique le dessin que nous donnons de grandeur naturelle. Cette garniture va très vite; il faut sept losanges pour la manche, pour le bas de la tunique, vingt-huit, qui doivent donner un mètre 25 centimètres, et deux pelotes de coton. Quant au col, le faire sur le patron que nous donnerons le 13 août. Pour le faire tourner, il faudra augmenter les losanges du milieu du dos et diminuer de 4 m. les rosaces que l'on mettra au bord qui fera l'encolure, en serrant, autant que possible, les chaînettes qui les montent; on pourrait même, à l'encolure du dos, joindre deux losanges sans rosace, s'il y a lieu.

N^o 3. Costume en dentelle espagnole. — Jupe ronde en taffetas, couverte de plissés en dentelle espagnole, coupés, de côté, par un orne-



N. 8. Rosace du milieu de la pochette (moitié).



N. 5. Pochette à ouvrage, fermée.

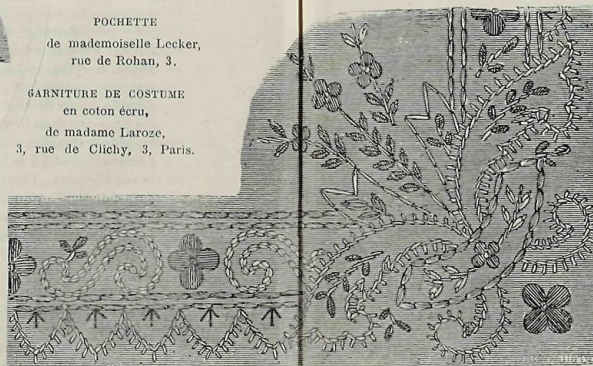


N. 3. Costume en dentelle espagnole et satin noir.

N. 4. Costume en satinette unie et Pompadour fond vert myrte. De mesdemoiselles Vidal.

POCHETTE
de mademoiselle Lecker,
rue de Rohan, 3.

GARNITURE DE COSTUME
en coton écrié,
de madame Laroze,
3, rue de Clichy, 3, Paris.



N. 7. Angle avec la bordure (broderie de la pochette, grandeur naturelle).

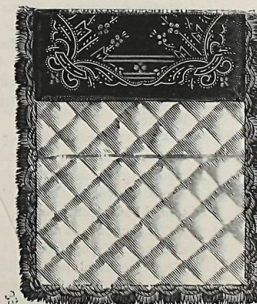
ment froncé en satin duchesse, qui forme trois points ornés de glands en jais et d'un nœud. Une polonaise Louis XV, en tulle espagnol, se relève devant et de côté en façon panier; derrière, elle se chiffonne en pouf; deux volants au contour; un plastron en satin, un bracelet à la manche. Le corsage est doublé d'un léger satin.

N^o 4. Costume en satinette unie et Pompadour fond myrte. — Jupe en satinette, tablier plissé coupé transversalement par trois rangs, de dentelle; une draperie froncée au-dessus avec dentelle, et une tunique Pompadour dont le bas, ramené par des plis, se fixe au milieu d'une quille plissée en satinette unie. Corsage Pompadour; la basque, derrière, relevée de plis par un pouf. Manche demi-longue avec revers et dentelle, plastron plissé et nœuds devant. Ce costume se fait en foulard.

N^{os} 5, 6, 7 et 8. Pochette à ouvrage en peluche prune.

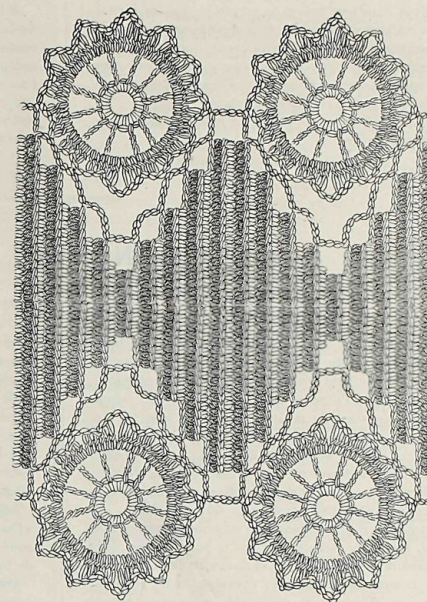
N^o 5. Pochette fermée avec la courroie.

N^o 6. Pochette ouverte (intérieur).



N. 6. Intérieur de la pochette.

Un morceau de peluche de 32 centimètres de longueur sur 20 de largeur se brode, aux quatre angles, du dessin n^o 3 relié par la bordure. La broderie se compose d'un point de feston écarté, en soie mais, qui dessine le motif principal et les dents extérieures de la bordure; d'un double point de Boulogne en soie bronze et mais, qui cerne la bordure et le motif coupant, dans le bas, celui de l'angle; branche intérieure bronze. Les tiges se font au point de côté, en soie vert chou, les feuilles en soie vert moyen, les fleurettes bleu paon avec point noué mais. La rosace du milieu: feston extérieur mais, tiges bleu paon, pois central bronze, points lancés grenat clair. Intérieur de la bordure: motif au point de chaînette en soie mais, fleurette bleu paon; trois points lancés en soie grenat clair dans les dents. La peluche brodée, on rabat le contour d'un centimètre; on double d'un satin piqué ponceau, satin que l'on trouve préparé dans les magasins de nouveautés, et on entoure d'un galon frangé. La pochette échantillonnée avec les fournitures, la courroie et la doublure, coûte 15 fr.



N. 2. Garniture au crochet pour costume en mousseline-laine.

N^o 7. Angle brodé avec la bordure.

N^o 8. Rosace du milieu (extérieur de la pochette). Ces deux dessins grandeur naturelle.

captives dans leur prison de carton bleu et les signes d'un malaise évident se manifestaient parmi les hauts personnages groupés sur l'estrade municipale. Et, questionnant le bon gendarme envoyé en estafette vers quelque mission inconnue, il nous répondait sans ralentir la marche de ses bottes sonores :

« La rosière est en retard et le feu d'artifice ne veut pas prendre ! »

Je terminais ma dernière chronique en vous parlant de la comète et de Mustapha, le Tunisien. Arrivés ensemble, ils se sont éloignés en même temps. L'ambassadeur a laissé derrière lui force décorations du Nicham, l'astre chevelu, nous laisse, ce qui vaut mieux encore, les promesses d'une récolte brillante. Ce soleil nous donnera un vin miraculeux ; mais hélas ! que nos pauvres soldats doivent souffrir en Afrique !

CONSTANCE.

LE CARNAVAL A ROME

Lorsque parut à l'horizon musical ce météore miraculeux du nom de Paganini, il parcourut toutes les villes, les captivant une à une avec son archet enchanté. Du Simplon à l'Etna on ne parlait que de lui. Donna Bianca, assistant au théâtre *Argentina* à un de ces concerts, s'évanouit. Moi-même je m'en retournai à la maison dans un état voisin de la folie : j'embrassais, dans mon ravissement, ma grosse *padrona diacasa*, j'adressais à son vieux chat des discours extatiques, et j'eus pendant la nuit un accès de fièvre chaude.

Jamais on n'avait entendu un violoniste comme Paganini, du moins, assurément pas depuis Tartini ! Cela dépassait les bornes de l'art et de la virtuosité humaine ! Cet homme décharné, à la chevelure noire bouclée, aux yeux flamboyants, devait être évidemment assisté par des divinités ou par des démons invisibles. Raphaël peignit au Vatican le Parnasse où Apollon tient sur les bras un violon ; peut-être le peintre avait-il entendu de son ami, le violoniste Sciarra, quelque chose de semblable à la *Danse des Sorcières* ou le *Trille du Diable*, et changea la lyre traditionnelle du dieu des Muses en un violon de Crémone.

Pour donna Bianca, hors les concerts donnés par Paganini, le reste du monde n'existait plus ; son jeune fiancé, le duc de X..., lui était devenu indifférent, — oui, même antipathique.

A une soirée que donnait un cardinal, grand admirateur des arts, et où se trouvèrent les plus belles femmes de Rome (ce qui ne veut pas peu dire), je présentai à la petite princesse, trop... exaltée — je faillis dire toquée... — notre moderne Orphée. Vainement il attendit qu'un mot gracieux sortit de ces belles lèvres, — elle sembla être changée en marbre ; pas une parole ne s'échappa de sa bouche. Ce fut en vérité un moment pénible et je me sentais comme soulagé d'un poids immense quand le jeune duc s'avança vers sa fiancée, la prit par la main et la conduisit avec une certaine vivacité dans un salon attenant.

Naturellement, son futur mari était depuis longtemps déjà en proie à une jalousie féroce ; on en vint à un échange de paroles assez désagréables et finalement à une rupture entre Bianca et le duc. Il fallut que les parents de la princesse déclarassent que, momentanément, leur fille se trouvait dans un état d'esprit d'une... irresponsabilité complète ; ils consolèrent le duc désespéré, en lui conseillant de laisser passer cette

fiévreuse exaltation et d'espérer en de meilleurs jours.

Cette situation dura ainsi jusqu'au dernier moment du carnaval, le mardi gras.

Ce jour-là, nous nous trouvâmes réunis dans la grande galerie du palais d'où nous jetâmes de la farine et des « confetti » sur les équipages et ceux qui les occupaient ; quelquefois aussi nous fîmes pleuvoir des fleurs et des « rayons d'amour » (bouquets faits avec du papier de soie).

Les fenêtres du balcon côté nord avaient vue sur le « Corso » tumultueux ; celles du sud donnaient sur une cour carrée à colonnades, embellie par des parterres de tulipes et d'hyacinthes.

Quelques masques isolés entrèrent dans cette cour ouverte à tout le monde ; là, ils chantèrent, dansèrent et firent mille folies ; offrirent aux dames, au moyen de gigantesques ciseaux, des bouquets et des « confetti » jusqu'au premier étage.

Bianca resta impassible : ses parents frères et sœurs, attristés malgré la joie effrénée qui régnait autour d'eux, n'osèrent se livrer à la gaieté générale. La petite princesse savait que j'étais en relation d'amitié avec Paganini, il est vrai qu'elle ne me parlait pas directement de lui, mais elle voulut que je me plaçasse à ses côtés.

Fatigués de cette exubérance joyeuse du « Corso » nous nous mîmes à regarder de l'un des balcons dans la cour...

— Ah ! regardez donc, don Gaëtano, s'écria Bianca, en faisant un geste de dégoût ou de répulsion, en me montrant sous le portique de la cour deux femmes qui nous dévisageaient effrontément, l'une tenant une guitare et l'autre un triangle.

C'étaient en effet deux masques d'un aspect révoltant d'effronterie populacière. L'une, — une grosse, — n'était pas absolument laide, mais l'expression de sa figure avait l'air si dévergondé qu'on lui eût volontiers administré des soufflets. Son costume consistait en une robe et un châle de couleur jaune-soufre, quadrillé de rouge pâle, d'un chapeau excentrique orné d'une *plumeuse* (une longue plume d'autruche) ressemblant à s'y méprendre à une queue ébouriffée de renard.

L'autre femme était d'une maigreur apocalyptique... mais en vérité je me sens incapable de la décrire !

J'ai lu les contes fantastiques d'Hoffmann et d'Ar-

nim dont Théophile Gautier a traduit quelques-uns en français... Eh bien ! un monstre, comme l'a pu imaginer la fantaisie de ces deux conteurs, était devant moi en chair et en os. Ce grotesque fantoche féminin était accoutré d'une robe de soie fanée pour laquelle un juif du Ghetto n'aurait pas donné un rouge liard ; les formes des chapeaux de femmes à cette époque étaient déjà assez ridicules en ressemblant à une tête de cheval : imaginez-vous maintenant un de ces absurdes couvre-chef enrubanné, couvert de fleurs, tout bosselé et mis de travers sur la tête ; ajoutez à cela un nez comme un bec de faucon. Non, une caricature pareille, il faut l'avoir vue pour croire à tant de burlesque monstruosité.

— Pourquoi ne chasse-t-on pas ces deux horribles mégères ? s'écria Bianca.

— Ce serait commettre un crime de lèse-majesté contre la licence absolue de l'omnipotent carnaval !

A ce moment la grosse femme commença à chanter. Je restai tout ébahi ! Quelle maestria ! Une voix en fausset comme je ne l'ai même pas entendu produire par Lablache. (Naturellement ces deux masques des rues étaient des hommes travestis). J'examinai attentivement ce visage rondlet, sanguin, pour deviner qui pourrait s'être caché sous cette mascarade. Le squelette-femme, sa compagne, accompagnant sur une guitare, y mit autant de délicatesse et de goût que l'autre pour chanter. Une tarentelle comme celle qu'ils jouèrent ne s'entend certes pas tous les jours.

Frinche, frinche, frinche, frinche,
Mama mia si saltera.

Nous écoutâmes, osant à peine respirer ; par moment nous nous mîmes à rire comme des enfants.

Le portier, dans sa livrée galonnée, oublia sa dignité et commença, avec une jolie femme de chambre, à danser et à se trémousser comme un simple lazzarone.

Tout le palais retentit de cris de bravo, bravo ! et la grosse femme dut recommencer à chanter et la maigre à accompagner. Toutes les deux récoltèrent une grêle de fleurs, d'oranges et de petite monnaie. Enfin, ce couple énigmatique salua ; la guitariste jetait avec sa main des baisers à la princesse.

En se livrant à la trop expressive pantomime, le chapeau à la terreur glissa sur la nuque de l'hétéroclite créature.

— Nicolo Paganini ! m'écriai-je, et je faillis presque me jeter en bas du balcon.

Le démasqué me menaça en riant de mon indiscretion d'avoir trahi son incognito. Les invités furent comme piqués par la tarentule en courant dans la cour pour attraper le mystificateur, et ce fut une confusion et un *tolle* général... On se marchait sur les pieds, on se heurtait les têtes réciproquement ; tout fut inutile... Maître Nicolo et la grosse chanteuse, qui n'était autre que Rossini, le divin compositeur du *Barbier de Séville*, s'éclipsèrent en courant comme des fous pour recommencer ailleurs la même plaisanterie.

Bianca s'appuya toute interdite sur la balustrade du balcon. Est-ce que cette grosse farce carnavalesque n'aurait pas été dans ses goûts aristocratiques ? Aurait-elle par hasard amoindri l'idéal que la princesse s'était fait du *Dio della musica* ? Il me semblait que oui. Cette exhibition grotesque l'avait évidemment indisposée contre son idole... La transformation de ses sentiments s'accomplissait silencieusement...

Elle n'a plus jamais parlé de cette scène ridicule... Mais ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pas assisté au concert d'adieu de Paganini, et que deux mois plus tard, elle fut conduite à l'autel par le jeune duc réconcilié.

J'ai souvent parlé à Paganini de cet *Intermezzo* pendant le carnaval romain ; entre autres questions je lui demandai si cette drôlerie avait été préméditée dans l'intention de désenchanter la charmante petite princesse ?

— Dieu m'en garde ! me répondit-il ; — jamais de la vie je ne commettrai une anerie pareille ! C'est un pur hasard qui me poussa au Corso dans cette maudite mascarade... C'est Rossini qui m'a si outrageusement accoutré ! Je regrette amèrement cet ange romanesque !

— Voyez-vous, dit le vieux monsieur en terminant son histoire et me conduisant à travers toute sa maison, reluisante de propreté... ici, dans cette armoire vitrée, je garde des verres et des tasses dans lesquels Paganini a bu... Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons boire un verre de vin d'Asti dans la chambre qu'occupait jadis cet « inoubliable ».

(L'Art musical).

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

Quel charmant quadrille nous dansâmes ! Il me parla de sa sœur, lui ! Et mes yeux étaient mouillés de larmes en l'entendant... Géraldine est un ange ! Elle a travaillé comme une pauvre ouvrière, faisant de la lingerie grossière, pour alléger la situation de son frère, puis essayant d'autres travaux... Géraldine écrit !... Elle a déjà un nom ! Je connais, j'aime, j'admire ses œuvres sous le voile de son pseudonyme !... Un ami de M. Bardier l'a aidée... Maintenant, son temps ne suffit plus aux demandes qu'on lui adresse ; et moi qui l'ai

lue, je sais de quelle œuvre sainte elle double une œuvre en apparence mercenaire ! Je sais quelle prédication idéale et chrétienne se dégage de ses fictions charmantes, et quel parfum de vertu elles laissent après elles !...

M. de Montligné m'a décrit en termes émus l'intérieur si doux que lui fait sa sœur. Elle a été son bon ange, et il sait être reconnaissant.

Et Valvert ! Combien nous en avons parlé ! Je n'y suis jamais retournée, et je l'aimais tant !

Henry est allé saluer mon père, qui a d'abord été troublé, puis qui a paru presque satisfait de le voir...

Quand nous sommes remontés en voiture, il m'a dit :

« Louisa, j'ai invité M. de Montligné à venir nous voir et à nous amener sa sœur... »

Je m'arrête, les paroles ne sauraient exprimer ma joie...

Mars.

Ils viennent chez nous, ils viennent souvent ! Henry amuse et intéresse mon père, Géraldine le calme et le repose... Est-ce une illusion ?... On me parle de mariage, on me dit que je dois dès maintenant y penser... Henry paraît être heureux près de moi, et mon père le voit sans en être fâché...

Mai.

Mon père est beaucoup plus souffrant. Et cependant, le docteur ne lui trouve d'autre mal qu'un affaiblissement général de l'organisme. On ne meurt pas d'un affaiblissement ! Et cependant, mon père croit qu'il se meurt... Comme je suis malheureuse à cette pensée ! Car je n'ai jamais pu être pour lui ce que j'aurais rêvé, je n'ai jamais tenu dans sa vie la place d'une fille et d'une amie, mais je l'aime si, si tendrement !...

« Louisa, a-t-il ajouté avec une angoisse soudaine, après m'avoir parlé de son état, je voudrais te voir mariée, et si tu épousais Henry de Montligné, un grand poids serait ôté de dessus mon âme. »

Oh ! j'ai bien pleuré !... Mais, oserai-je le dire, alors que mon père est peut-être mourant ?... Il y avait du bonheur au fond, tout au fond de ma tristesse...

XXII

M. de Valles est assis dans son cabinet, ou plutôt à demi étendu dans son fauteuil, soutenu par des coussins.

Il y a un abîme entre cet homme prématurément vieilli, valétudinaire, et le gentilhomme élégant et vigoureux qui, quatre ans auparavant, semblait défier les années de l'atteindre... Oui, il y a un abîme entre ces deux périodes de sa vie, un abîme qui, une fois franchi, est irrévocable, un abîme où se sont effondrés la santé, le repos, le bonheur domestique lui-même...

Il est vieux, maintenant, vieux et malade. Des hallucinations hantent ses nuits et ses jours... Tantôt, il revoit le visage de mademoiselle de Montligné, courroucé, plein de reproches, tantôt la figure maigre et moqueuse du jeune régisseur ; tantôt, enfin, de petites parcelles de papier brûlé voltigeant dans l'air et l'oppressant comme une pluie étouffante... Il connaît le remords, qu'il avait cru pouvoir défier, et la mort, qui s'approche, lui apparaît menaçante, avec un cortège de terreurs inénarrables.

Autour de lui règne ce luxe pour lequel il a vécu, pour lequel il a péché, et qu'il faut laisser derrière soi, quand on arrive au redoutable et mystérieux passage. Une expérience chèrement acquise l'a instruit : il n'a pas joué à la Bourse la fortune de sa cousine, il s'en est fait une grande situation, il l'a administrée sagement, et a mené, ces dernières années, une vie confortable et en apparence paisible, de nature à faire oublier les folies passées...

Il est donc riche, il soutient l'éclat un instant obs-

curci de son nom, il a vu sa fille, douce, jolie et aimante, accueillie dans le monde, et nullement éblouie par ses succès. Les plaisirs extérieurs, les joies du foyer, il semble que tout soit réuni autour de lui, et cependant, il se meurt lentement, sans qu'on puisse définir le mal qui l'étreint, sans qu'on réussisse à éteindre la fièvre qui le consume, sans qu'on espère prolonger le cours incertain de cette existence alanguie.

Ses yeux, creusés et brillants, errent avec une sorte d'inquiétude sur les objets qui l'entourent, glissant sur les bronzes et les armes de prix, se détournant des tableaux dont les cadres étincellent dans le demi-jour de la chambre, et semblant voir des spectres mystérieux entre les plis lourds des tentures.

Tout à coup, il tressaille. On a frappé doucement à sa porte, et dans l'état débile de ses nerfs, le bruit le plus léger l'émeut péniblement.

« Monsieur, c'est le lieutenant de Montligné... »

— Oui, oui, qu'il vienne, j'ai hâte... »

Henry n'avait pas vu M. de Valles depuis quelques jours. Presque chaque heure amenait maintenant un changement effrayant sur ses traits défaits, et le jeune homme essaya de dissimuler l'expression de surprise pénible que le malade semblait épier avidement sur son visage.

« Vous me trouvez changé, Henry ? »

— Un peu, Monsieur... Mais vous soignez-vous comme vous le devriez, comme le désireraient ceux qui vous aiment ? Mademoiselle de Valles se plaignait à ma sœur de ce que vous refusez de dormir... Est-il vrai, est-il possible que vous cherchiez à entretenir des insomnies qui vous tuent ?

— Le sommeil est plus affreux encore... Si vous saviez les hallucinations qu'il ramène !... Ah ! Henry, j'ai été un homme brave jusqu'à la témérité... Aujourd'hui, les ténèbres me font peur, comme à un enfant ! »

Et le malheureux cacha sa tête dans ses mains tremblantes et diaphanes.

Henry le regardait avec une compassion profonde. Depuis qu'il l'avait revu, vieilli, malade, abattu, l'antipathie instinctive d'autrefois avait disparu. Quant au soupçon, il n'avait jamais pu s'implanter dans l'âme loyale du jeune officier. Enfin, le charme de Louisa rayonnait peut-être assez vivement devant lui pour qu'il enveloppât le père dans le sentiment qui l'entraînait vers la fille.

« J'ai de grands soucis, reprit M. de Valles, attachant son regard fiévreux sur Henry. Le premier, le plus absorbant, c'est ma fille... Je ne veux pas la laisser sans appui... Mon angoisse est si vive que je ne puis languir davantage... Henry, je serais plus tranquille si elle devenait votre femme ! »

Cette brusque et étrange ouverture causa au jeune lieutenant une surprise si grande qu'il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un songe. Quoi ! cet homme qui les avait presque fuis à l'époque de la mort de mademoiselle de Montligné, cet homme, qui pouvait aujourd'hui prétendre pour sa fille à une situation si brillante, venait tout à coup à lui, qui ne possédait qu'un nom et une épée, et lui offrait, avec une femme accomplie, jolie à faire rêver, simple et bonne à ravir, une fortune au-dessus de ses rêves et de ses besoins !

Il pensa un instant que M. de Valles avait le délire. Mais non, ces yeux inquiets, ce visage plein d'anxiété disaient que le désir le plus cher du malade était suspendu à sa réponse,

Henry sentit battre son cœur.

« Répondez ! s'écria M. de Valles. Louisa n'est-elle pas charmante ? Ne pouvez-vous l'aimer ? »

— L'aimer ?.. Ah ! ça été, depuis que nous nous sommes revus, la crainte qui empoisonnait la joie de nos rencontres ! dit enfin le jeune homme tout tremblant. L'aimer !.. Oui, je l'aimerais trop aisément ! Mais est-il honorable de s'unir à une femme riche quand on est pauvre comme moi ? Je m'étais promis de n'épouser jamais qu'une jeune fille sans fortune. »

Le visage de M. de Valles prit une pâleur livide.

« Laissez ces scrupules... Oubliez-vous que... que... cette fortune devait, dans l'intention de Géraldine de Montligné, être votre héritage, et non le mien ?.. »

Il avait prononcé ces paroles avec un effort évident.

« Ma cousine a pu changer d'avis, dit Henry et vouloir faire de vous son héritier... »

— Assez !.. Peu importe ! Moi je me meurs, et je voudrais vous confier ma fille... Acceptez-vous ? Croyez-moi, c'est un trésor ! »

Henry s'agenouilla près de M. de Valles et le pressa dans ses bras sans répondre. Des larmes de joie tremblaient dans ses yeux brillants.

XXIII

On pressa le mariage. Le malade voulait voir unis ces enfants que la Providence avait rapprochés. Les fiançailles furent mouillées de pleurs : la mort planait sur cette maison, et, bien que l'inexpérience et la tendresse de Louisa lui permissent de s'abuser sur l'état de son père, elle était trop inquiète pour s'abandonner aux nouvelles joies qui s'offraient à elle.

Ils furent mariés par une tranquille matinée de juin, sans pompe, sans invités. M. de Valles retrouva une force factice, et put conduire à l'autel la jolie fiancée, toute rougissante et émue sous ses voiles blancs.

Avec cette promptitude à espérer qui caractérise la jeunesse, elle croyait voir son père rétabli... N'avait-il pas encore grand air dans ce frac noir, et ses joues creusées ne semblaient-elles pas moins pâles ?

Elle se laissa donc aller à son bonheur doux et recueilli. Henry l'aimait tant !.. Et quelle bénédiction de pouvoir nommer sa sœur cette créature d'élite, cette chère Géraldine qui semblait un ange, ravie dans sa prière !

Ah ! oui, c'était un jour de bonheur aussi pour Géraldine : ne voyait-elle pas son cher Henry aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas ? Pourtant, ne pensait-elle, qu'à lui et à Louisa ? Était-ce pour eux seuls que

s'élevait de son âme une prière si fervente que les larmes montaient à ses yeux ?.. C'était son secret et celui de Dieu, qui seul connaît les trésors de compassion et de miséricorde placés par lui au fond des cœurs chrétiens...

Un déjeuner réunit les seuls témoins autour des mariés. Louisa entra, toute souriante, dans le salon où elle était attendue, et alla, avec sa grâce caressante, présenter son front à son père.

Un cri strident retentit. M. de Valles, se levant tout droit, posa son doigt tremblant sur une broche en diamants que Louisa venait d'attacher à son corsage

« Non, non, pas cela !.. »

Ses mains se tordaient dans une attaque nerveuse, et une sorte d'écume vint à ses lèvres.

— Non, non, oh ! Géraldine, grâce, ne me regardez pas ainsi ! Allez-vous en ! Elle la rendra ! Allez !.. Je meurs !.. »

Ses yeux, horriblement dilatés, semblaient fixés sur quelque objet effrayant et imaginaire. On s'empressa autour de lui, attribuant à une fatigue au-dessus de ses forces la terrible crise nerveuse à laquelle il était en proie.

Louisa sanglotait.

« Est-ce ce bijou, qu'il n'avait pas vu depuis des années, qui l'a ainsi ému ? s'écriait-elle, désolée. J'avais cru bien faire en me parant aujourd'hui de ces diamants de famille. »

— Non, calmez-vous, ma chérie, dit Henry, la serrant dans ses bras, vous n'êtes en rien responsable d'un accident que la cause la plus insignifiante eût pu déterminer. »

Cependant, Géraldine, pâle et calme, baignait d'eau fraîche les tempes du malade, et lui administrait une potion dont on se servait pour lui en pareil cas. Il se remit plus tôt qu'on ne l'eût espéré ; il ne présida pas le repas, soudain attristé, mais il reprit une tranquillité apparente, et eut un entretien prolongé avec son médecin.

Vers le soir, il fit appeler Henry.

« Je suis perdu, lui dit-il, avec une sorte de désespoir tranquille, et je voudrais épargner à ma fille le spectacle d'une agonie qui, je le sens, sera traversée d'heures terribles... Il faut la ménager... Emmenez-la... »

Henry voulut protester.

« Emmenez-la, vous dis-je ! Je vous rappellerai au dernier moment... Votre angélique sœur a offert de rester près de moi... Si quelqu'un peut calmer les souffrances d'un malheureux condamné, n'est-ce pas elle ? Allez, demain je paraîtrai mieux à Louisa, et vous lui persuaderez de partir avec vous... »

M. MARYAN.

(La fin au prochain Numéro).

Le mot de l'Énigme du 23 Juillet est : Terme.

Les Patrons suivants seront donnés en Août :

- Le 6 Août. — Robe de chambre pour jeune fille. — Corsage en tissu bayadère.
- Le 13 Août. — Deux patrons découpés : Col-pèlerine et col froncé se faisant en étoffe pareille au costume.
- Le 20 Août. — Corsage, costume en toile Pompadour. — Corsage-tunique, costume d'enfant. — Corsage. — Robe d'enfant.
- Le 27 Août. — Patron découpe d'une chemise de nuit forme princesse, avec pèlerine et col rabattu, garnis d'un plissé de mousseline.



Fichu en tulle et dentelle espagnole.

MODÈLES

des

Magasins de la Scabieuse

10, rue de la Paix.



Fichu en surah garni de dentelle crème.

Fichu en tulle et dentelle espagnole. — Forme arrondie à pans aigus noués devant; au contour, volant de dentelle.

Fichu en surah. — Froncé sur l'épaule, ouvert en cœur et pincé devant, où il se prolonge



Écharpe en tissu chenille.

en un pan carré. Nœud en ruban fait de trois coques.

Écharpe en chenille formant quadrillé, avec frange de chenille au contour. — Les pans se serrent dans un ruban de moire noué en coques.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4322, et un supplément de travaux contenant : Une pelisse avec pèlerine pour baby, broderie belge sur satin de coton ou cachemire. — Broderie anglaise pour robe d'enfant. — Carré broderie Richelieu pour têtère. — Chiffres. — Six fers/ons variés à broder en coton de couleur pour lingerie : taie d'oreiller, pantalon, etc. — Carrés en broderie anglaise. — Bouquet pour mouchoir, cravate, ménagère, etc.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY, rue Drouot, 2.

81 2884 — Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.